

Jacques Blény, un destin brisé...

Thierry Granet

C'EST SUR une petite route du Limousin, entre Saint-Junien et Cieux, au lieu-dit « Les Bois Gilles », que Jacques Blény trouva la mort au volant de sa voiture, une Renault Dauphine, dans un virage récemment engravillonné. Il était 16 heures, ce 5 septembre 1960, il y a cinquante ans.

Jeune peintre de 35 ans, Jacques Blény de Saint-Junien s'était distingué depuis la fin des années 40 par sa peinture en constante évolution. Il avait participé à de nombreuses expositions, à Paris, à New-York, à San Diego. Il était promis à un brillant avenir, comme le soulignait le reporter du journal *Le Populaire* relatant la disparition du peintre dans son édition du 6 septembre 1960 :

« Jacques Blény s'était fait remarquer, ces dernières années, par la facture particulière de sa peinture, que beaucoup rapprochaient de celle de Bichet. Sa production, fort appréciée aux États-Unis, était toujours vendue d'avance et certaines de ces toiles dépassaient 2 000 N.F. ».

Jacques Blény est né le 20 septembre 1925 au 22 de la rue Jean-Jacques-Rousseau à Saint-Junien, fils de Justin Blény et de Marcelle Ganiaud, épiciers de leur état.

De santé fragile, — il souffrait d'asthme —, Blény était contraint de garder la chambre des journées entières. Ces longues trêves le coupaient du monde et on imagine le désarroi dans lequel ces retraites forcées le plongeaient. C'est ainsi que pour « tuer le temps » Blény commença à dessiner, puis à peindre. Rapidement la peinture devint

sa compagne, et même sa raison d'être. Dès le début des années 40, la décision apparut évidente: Blény serait peintre, un point c'est tout. Cette absolue certitude de vivre par la peinture et pour la peinture ne quitta jamais l'artiste. Pour y parvenir, il devint un bourreau de travail, acharné. Il ne cessera, dès lors, de chercher l'évasion, le moyen d'exprimer ce qui fermentait en lui. Une de ses premières toiles, «L'orée du bois», datée du 3 avril 1943, sera détruite par l'artiste comme des dizaines d'autres par la suite, preuve de son exigence de perfection: «Pour qu'une toile me satisfasse, il faut que je sois allé jusqu'au bout, que je n'y voie plus rien à retrancher ou à rajouter» confiera Blény, des années plus tard.

De 1943 à 1946, il suit les cours de l'École des arts décoratifs de Limoges et fait, à la galerie «Folklore», sa première exposition. Dès 1944, le sculpteur Jacques Loutchansky, d'origine russe, remarque la qualité de l'œuvre naissante de Blény en lui prédisant un brillant avenir. À la fin de la guerre, un club de peintres amateurs se constitue à Saint-Junien, une des chevilles ouvrières était Roger Dasqué, ami de Jacques Blény. Dasqué était un amateur éclairé et très tôt il sut reconnaître les qualités exceptionnelles de Blény, le poussant à quitter son cher Limousin pour «se frotter» au monde parisien. En 1947, il s'inscrit à Paris aux Beaux-Arts et prend des cours dans l'atelier de Souvertie, artiste éminent. Travaillant d'arrache-pied, Blény produit et produit encore: travailleur inlassable, il envoie régulièrement des toiles à Limoges et est admis au salon des superindépendants. En 1949, à l'occasion du salon des Artistes Limousins, Blény avait présenté une toile, «Le Repas», grande fresque (1,82 x 1,46 mètre) exécutée dans l'esprit de Picasso qu'il admirait par-dessus tout et qui faisait apparaître en premier plan un nu féminin. Cette toile fut retirée des cimaises pour atteinte aux bonnes mœurs. À l'instar de ce qui s'était passé pour

Modigliani quelque 30 ans plus tôt, la censure venait frapper ce jeune peintre, le propulsant ainsi malgré lui devant les feux de l'actualité et conférant à son travail une notoriété qui n'allait, à partir de ce moment, que croître.

Dans un article paru le 14 juin 1948 dans *Le Populaire du Centre*, Marie Rachel Schnir (professeur agrégé à la Sorbonne, critique d'art de renom international et lauréate de plusieurs grands prix prestigieux dont celui de la critique d'art en 1943) relate à l'occasion d'une nouvelle exposition de Blény le parcours de l'artiste :

Patrimoine

«Évolution normale, il quitte les Beaux-arts et connaît la bohème qui n'est drôle qu'à l'Opéra Comique. C'est la période où ses toiles s'apparentent à Gruber, à B. Buffet. Mansardes, amoureux décharnés, lumière sans soleil, repas sans rallonges.

Jean Rumeau s'intéresse à lui et lui organise à la Galerie Saint-Placide sa première exposition parisienne. La presse est discrètement étonnée du métier de ce nouveau venu dans la jungle n'ayant pour fortune que sa vocation et son travail. Les étrangers ont souvent plus de flair que nous qui sommes sursaturés de vernissages. Brésiliens et Argentins achètent les toiles de Blény. Au carrefour de la chance, le soleil a lui. En 1955, le grand départ sera pris, Blény reçoit le choc, le coup d'envol en face de Tolède, capitale calcinée des Espagnes. L'artiste a trouvé sa lumière, son climat d'épanouissement. Admirables toiles mûries en Catalogne, en Castille, elles chantent la terre nue, la rocaïlle comme personne avant leur peintre. La lumière en est âpre, dure, le graphisme d'une inexorable netteté. Montserrat et Tolède orientent la vision originale de l'artiste. Mélange d'irréel et de sensuel, poésie de l'espace. Blény traduit les vibrations de la lumière avec une extrême économie de couleur, servi par un dessin impérieux d'une précision envoûtante. Il regarde le monde selon un angle qui lui appartient et y ajoute le rythme poétique qu'il porte en lui. Chacun de

ses ouvrages résulte de l'union secrète, de la fusion constante de l'esprit et de la sensibilité, de l'inspiration et de la discipline. La main exécute au service de l'imagination qui invente.

De son séjour à l'École des arts décoratifs de Limoges, il garde le goût de l'illustration et la défiance de tout académisme. En 10 ans, il a commencé une œuvre qui a forcé l'attention de ceux qui savent regarder. Quand monsieur Lefaux aura derrière lui dix ans d'efforts dans la ligne où il est engagé, avec Blény et Lefaux le cœur de la France aura ses artistes au premier rang de l'actuelle génération montante. Le tout est de tenir, en silence, à l'abri des remous et des tentations faciles.

En 1957, Blény a exposé à Eymoutiers aux côtés de Gromaire et Picasso et sa toile tenait, a tenu. Elle tiendra. L'État et la ville de Paris ont acheté de ses œuvres.

Nous regardions le sanctuaire de Montserrat, Gérone aux célèbres prisons, Tolède aride et provocante, craquelée, se tordant sous la morsure d'un soleil inhumain; il se dégage de ces œuvres une conception personnelle de l'espace, une perception nouvelle de l'irradiation de la lumière, un mélange puissant de réalité jaillissant des formes et de mythe inventé par le poète-artiste. Le jeu des formes et des couleurs est magique, envoûtant. La lumière vibre dans une pâte volontairement discrète. Une âme s'exprime dans cette œuvre, une âme de qualité.

Juger n'est jamais notre fait, la critique se borne à analyser ses réactions en face de la toile. Blény est inventeur d'images selon un graphisme qui lui appartient, son univers peuplé de visions et de rêves exprime sa vie intérieure douloureuse, comme notre humaine condition. Mais transcendant l'immédiat perceptible, il atteint la zone où seuls les grands ont accès: l'oxygène s'y fait rare mais on y respire un air pur face à la lumière non tamisée.

Jacques Blény a reçu grâce de poésie, ce don est son apanage, il va dans sa voie. La vie ouverte devant lui lui permettra de prendre sa place.»

Tout est dit et de quelle manière! Blény est un créateur, Blény est un peintre hors du commun, il invente un univers, le sien, qui tend à l'absolu. Avec cette quête en ligne de mire et le travail forcené comme moyen d'y parvenir.

Après 1955, et les contrats signés avec la galerie 93 à Paris et la galerie «Raymond et Raymond» à New-York, tout s'enchaîna. La presse devenait dithyrambique à chaque exposition. En 1957, à l'occasion d'une exposition simultanée à Paris et à New-York, *Le Figaro* publiait «Il y a quelque chose de l'art des miniaturistes du Moyen Âge dans la peinture de Blény. Un goût du dessin minutieux, de la petite touche de couleur précise bien enfermée dans le contour du dessin et qui, cependant, rayonne au-delà de ses limites...». *Le Monde* le considère bon figuratif qui construit des paysages structurés dans le détail et très graphiques. *Libération* parle de sensibilité émouvante. Pour la revue *Arts*: «Blény est un peintre. Il suffit de regarder ses paysages surgis d'une sorte de brume bleuâtre, dessinés et parfois complètement enveloppés d'un trait sensitif, presque japonais et colorés avec beaucoup de sens de tonalité, pour se rendre compte qu'on est devant un artiste habité d'un monde intérieur bien à lui».

Que de chemin parcouru depuis 10 ans. Blény avait quitté sa mansarde, rue de Rivoli, où avec quelques amis peintres ils avaient fondé le groupe Rivoli, hébergés là dans un petit appartement sans commodité dont ils disposaient, grâce à l'épouse de Blény qui était fonctionnaire au Ministère des Finances voisin et qui, à ce titre, pouvait disposer d'un pied-à-terre. On trouvait dans ce groupe les peintres Garau, Jouannaud, Sinaï, Eugenio Foz, Ismael Balanya.

De ces personnages décharnés à la Bernard Buffet, compagnon des Beaux-arts, Blény s'était détaché pour s'ouvrir à de nouveaux horizons grâce à une technique picturale sans cesse en évolution. De ses voyages en



Jacques Blény dans son atelier à Champigny en 1958.

Espagne et en Italie, il ramènera des tonalités et une lumière qui laissaient entrevoir l'avancée de l'artiste dans sa longue quête vers cet absolu qu'il ne cessera de chercher. Dans un article paru après la mort tragique du peintre, André Weber, critique d'art, collaborateur de plusieurs revues dont *Limoges Magazine*, écrivait :

« Parti de l'expressionnisme, si cher à Francis Gruber, Blény s'attachait désormais au surréel. Son lyrisme y gagnait une dimension nouvelle : le fantastique. Foudroyé en pleine gloire, Jacques Blény restera comme l'exemple de ce que peut un artiste, lorsqu'il est visité par la grâce. Ses œuvres figurent dans nombre de musées à travers le monde. Elles y attestent la présence d'un être hors pair, que tous ceux qui l'ont connu pleurent, d'un artiste prodigieusement doué, d'un cœur sensible et innombrable, d'un ami attachant et fidèle. Déjà, il prend rang parmi la phalange des jeunes peintres, qui de Gruber à Nicolas de Staël ont enrichi l'art contemporain et justifié des plus hautes vertus de probité et d'exigence. »

À l'occasion du 50^e anniversaire de la disparition de cet artiste précieux, la société culturelle Les Amitiés de Saint-Junien et la ville de Saint-Junien, ont organisé une exposition rétrospective où chacun a pu admirer l'œuvre laissée par cet artiste hors du commun. Le texte du catalogue de l'exposition a été rédigé par Madame Annick Debien, commissaire d'exposition et organisatrice de grands événements culturels au château de Saint-Auvent près de Saint-Junien qui écrit :

Patrimoine

« Jacques Blény n'a cessé d'être en recherche permanente. Ses tableaux doivent se lire en gardant à l'esprit cette dynamique qui l'habitait, autrement ce serait trahir son travail, lui qui confiait à un de ses amis : le génie en peinture, c'est 40 ans de travail à raison de huit heures par jour ! ».